

JOURNAL D'UN CONFESSEUR DE LA FOI.

(1793-1795.)

Relation des peines et des dangers encourus par les prêtres du diocèse de Tours condamnés à la déportation, en 1793; par un des déportés.

(Suite.) (1).

Après lui avoir fait un profond salut et être rentrés en silence dans nos salles, ceux d'entre nous qui n'avaient pas atteint 70 ans et dont les infirmités n'avaient pas été jugées assez graves, firent tout aussitôt leurs préparatifs de départ. On se différa cependant de trois jours. Un bataillon de soldats marseillais de l'armée de Mayence se rendant en Vendée, était alors de passage à Tours. En apprenant que des prêtres insermentés étaient enfermés au séminaire, ces soldats demandèrent la permission de nous massacrer, insistant auprès des autorités et assurant que deux heures suffiraient à cette exécution. Les magistrats, quoique républicains, eurent le courage et la pudeur de refuser ces offres de service. Ils mirent même soin de faire partir ces soldats marseillais trois jours avant nous, pour ne pas nous exposer à les rencontrer sur la route.

Le jour de notre départ se trouva ainsi fixé au lundi 22 avril. Nous avions loué à nos frais des charrettes pour nous conduire à Bordeaux; elles étaient à huit heures du matin dans la cour du séminaire. Il y en avait dix-huit. Quatre-vingt-quatorze ecclésiastiques devaient y monter; soixante quatorze de Tours, vingt des diocèses de Blois et de Mans. Une nombreuse garde nationale à pied et à cheval avait été commandée pour nous escorter jusqu'à Châtelleraut. Il fut difficile de sortir de Tours. Les rues, depuis le séminaire jusqu'aux portes de Fer, étaient encombrées et nos charrettes ne pouvaient avancer. Le peuple ne voulait pas nous laisser partir. A la guillotine! à la guillotine! criaient-ils constamment. On ajoutait que la déportation était une peine trop douce, que nous avions mérité la mort, qu'il ne fallait pas nous laisser aller plus loin. On resta ainsi plus qu'une demi-heure sans pouvoir avancer d'un pas plus loin au milieu de cette populace effrénée, dont les vociférations augmentaient toujours. Enfin l'officier municipal, commis pour présider à notre départ, ne pouvant ni se faire entendre, ni se faire obéir, cria à la garde: "Force à la loi!" La garde tira le sabre, et, à travers une grêle de pierres parties de toutes parts, lança ses chevaux au milieu de la foule: on parvint ainsi à donner passage à nos voitures. On les mit en galop sans discontinuer jusqu'à Grammont (2). Là on fit une halte, on étancha le sang qui coulait des blessures que plus de vingt d'entre nous avaient reçues à la figure, dans les côtés ou dans les reins. C'étaient des coups de pierres ou même des coups de baïonnette; car au moment de notre départ il y avait trois mille volontaires rassemblés à Tours; beaucoup d'entre eux s'étaient joints à la populace, et de leurs armes lardaient nos voitures pour nous percer au travers.

Notre escorte se conduisit assez honnêtement avec nous; seulement, dans la voiture où je me trouvais, deux de nos compagnons s'étaient associés pour ne payer qu'une place et allaient alternativement à pied; celui qui était en voiture dit à celui qui marchait: "Monsieur, si vous voulez monter, je vais descendre. Un des gardes nationaux, entendant

prononcer le mot de *monsieur*, entra en fureur et voulut tuer ce prêtre; il le mit en joue trois fois, parce qu'en s'exécutant sur l'ancien habitude, celui-ci l'appelait lui-même *monsieur*. — Comment, était-ce forcé. Tu ne diras pas citoyen, tu diras toujours *monsieur*! Il faut que je te tue! — Hélas! un moment un autre garde, moins susceptible et plus humain, retint ce Français. On avertit le commandant, il accourut à notre voiture, blâma l'impudence du prêtre, lui recommanda, ainsi qu'à nous tous, de veiller sur nos paroles, et fit retirer d'après de nous ce furieux, qu'on plaça à un autre endroit. Cela mit fin à cette dangereuse et grossière boutade.

Notre première couchée fut à Ste. Maure. Les autorités nous logèrent dans les caves de l'ancien grenier à sel; leur humanité nous y avait fait préparer de la paille fraîche pour nous coucher.

A notre arrivée, non plus que le lendemain matin à notre départ, on ne nous adressa aucune insulte. Notre route se fit assez tranquillement, et comme je l'ai dit, sans trop de désagrément de la part de nos gardes. Seulement ils ne voulaient pas nous laisser descendre de voiture pour nous délasser en allant quelque chemin à pied.

Les autorités et la garde nationale de Châtelleraut étaient venues au-devant de nous à plus d'une demi-lieue de la ville; elles nous accompagnèrent jusqu'à la prison, à travers une foule que la curiosité avait rassemblée et qui ne proféra contre nous ni cri ni injure. On nous mit dans une salle haute, dont on avait retiré les malfaiteurs pour nous faire place. Mais on ne s'était pas donné la peine de changer leur vieille paille: elle occasionna une telle poussière, qu'un lieu de dormir nous fut une nuit dévorée de soif et occupés à demander de l'eau. Le geôlier n'avait pas eu non plus ce qui paraît la précaution de fermer le quartier où on avait mis les voleurs; ils se délectèrent aux gens de service de la prison, et, tout en affectant beaucoup d'empressement, volèrent les portefeuilles de plusieurs de nos compagnons, tandis que les chirurgiens pansaient les blessures reçues à la sortie de Tours.

Au matin la garde nationale de Châtelleraut prit la place de celle de Tours, et elle nous traita avec une honnêteté et une prévenance qui nous parurent bien douces. Il nous fut permis de descendre de voiture, et nos gardes nous laissaient marcher auprès d'eux comme des amis. A Poitiers, on nous logea proprement, dans l'ancien couvent de la Visitation. Une partie de la garde nationale de cette ville était en vendée; celle de Châtelleraut resta donc pour nous garder et nous accompagner le lendemain jusqu'à Conhé, petite ville protestante. On nous logea dans un vieux château de castel, dont il ne restait que les murs et où l'on ne mit pas même de la paille pour nous servir de lit. Cinquante hommes de la garde nationale de Conhé devaient nous escorter le lendemain, et nos charitables gardes de Châtelleraut prirent congé de nous; quinze d'entre eux cependant, craignant que notre nouvelle escorte, composée uniquement de protestants, ne nous maltraitât sur la route, voulurent nous accompagner jusqu'à Ruffec. Ce fut une marque du soin de Dieu sur nous.

En arrivant le soir à Ruffec, où il y avait beaucoup de monde, c'était la veille d'une foire; nos gardes protestants prêtèrent nous conduire au milieu de la place pour nous faire baisser l'arbre de la liberté. Il y avait dans notre escorte six gendarmes commandés depuis Poitiers pour nous accompagner jusqu'à Bordeaux; ils se joignirent aux cavaliers

de Châtelleraut pour s'opposer à ce projet. La discussion s'anima et nos vingt défenseurs finirent par se placer à la tête du convoi, déclarant qu'ils étaient prêts à se battre plutôt que de nous laisser exposés gratuitement aux insultes de la populace. En présence de cette déclaration énergique, les protestants renoncèrent à leur dessein: nos bons cavaliers nous firent entrer dans la ville en évitant la place publique; ils nous distribuèrent ensuite dans les auberges, sans permettre qu'on nous mit en prison, disant qu'ils répondaient de nous.

Le lendemain ces aimables cavaliers de Châtelleraut vinrent nous dire adieu; ils avaient les larmes aux yeux en nous embrassant et nous assurant qu'ils avaient voulu nous accompagner jusqu'à Bordeaux. Ils se recommandèrent vivement à nos prières; ils auraient pu s'en dispenser; la religion nous oblige d'aimer nos ennemis et de prier pour eux, à plus forte raison devions-nous aimer ceux qui nous ont traités avec tant d'égards et nous avaient montré un si généreux dévouement. Aucun de nous ne les a jamais mis en oubli.

La garde nationale de Ruffec nous traita aussi fort honnêtement. A Barbazieux, on nous logea dans les granges du château de M. de La Roche-Foucauld, qui était demeuré et inhabité. Mais les habitants de la ville, bons catholiques, ne nous laissèrent pas coucher sur le carreau, comme avaient fait ceux de Conhé; ils s'empressèrent de nous apporter des matelas, des lits de plume, des draps, des couvertures, ainsi que d'excellent pain et de tous les autres vivres nécessaires. Ces bons gens éprouvaient beaucoup de compassion à nous voir, et ils s'empressaient de nous la témoigner: le lendemain, à notre départ, ils entouraient nos voitures en pleurant.

La garde nationale nous escorta jusqu'à Angoulême (3). Nous y arrivâmes après vépres; il y avait une grande foule de peuple dans le faubourg, et on nous fit descendre de voiture. La prison est sur la hauteur; on nous y conduisit à pied. Durant le trajet, les injures et les moqueries nous furent prodiguées; mais on nous fit grâce des pierres. A la prison, il fallut encore coucher sur le plancher, sans matelas ni paille. Il en fut de même le lendemain dans les chambres hautes des auberges de Monlieu où au moins personnel ne nous insulta. A Saint-André de Cubzac, nous fûmes bien traités, et le jour suivant, après avoir passé la Dordogne un peu avant Corbon-Blanc, nous arrivâmes, le soir, au port de La Bastide, sur la Caroune. On nous fit embarquer dans les gabarres où il fallait rester toute la nuit, à découvert, pour débarquer le lendemain à Bordeaux. Mais il y avait déjà arrivé de tous les diocèses de la France un grand nombre de prêtres condamnés, comme nous, à la déportation, et les autorités de la ville ne voulurent pas nous recevoir; elles nous firent descendre jusqu'à Blaye, petite ville sur la Gironde, à sept lieues de Bordeaux.

On nous reçut à Blaye, au milieu des huées et des injures; la garde nationale nous conduisit à la citadelle, qui est grande, forte et bâtie sur une hauteur. Les salles de la prison où on nous enferma étaient vastes, mais nous y étions entassés comme un troupeau de montons, et il fallait encore coucher sur le plancher sans matelas ni couvertures. Tous les soirs, les officiers du bataillon en garnison, le sabre nu à la main, venaient nous compter, sans nous faire d'insultes, toutefois.

La Providence continuait à veiller sur nous; elle nous tira de Blaye plus tôt que nous ne pensions, en nous faisant éviter le plus grand danger que nous eussions encore couru. Un régiment de volontaires du département de la Gironde (douze cents hommes environ), envoyé en Vendée, arrivèrent à Blaye le jour de l'Ascension (6 mai). On les laissa entrer dans la citadelle pour la visiter. Parmi les deux cents hommes composant notre garnison, il y avait de leurs camarades, qui leur apprirent que nous étions des prêtres enisis, les armes à la main, dans la Vendée. Aucun d'entre nous n'y avait mis le pied; mais on disait la même chose de tous les prêtres arrêtés. Ce bruit contribua à les rendre odieux au peuple. Les nouveaux soldats, qu'on dirigeait sur la Vendée, voulurent nous punir d'avoir suscité cette guerre, dont on faisait partout d'horribles récits. Ils se rassemblèrent vers les huit heures du soir sur la place de la citadelle, devant la prison, et se mirent à se dire les uns aux autres qu'il fallait nous mettre à mort.

Cependant le Directoire du département de la Gironde était fédéraliste, c'est-à-dire opposé à la tyrannie sanguinaire de la faction de la convention qu'on appelait la montagne, et dont les deux frères Robespierre étaient chefs. Il savait que le département d'Indre-et-Loire avait outre-passé à la loi qui exceptait les sexagénaires, et il envoya à Blaye deux commissaires chargés d'entendre les réclamations des prêtres détenus à la citadelle. Un de ces commissaires se nommait Mangere; comme il était fils d'un chirurgien de Tours, il avait désiré visiter ses compatriotes et avait sollicité lui-même de ses collègues la mission qu'il obtint; l'autre était un citoyen de Blaye. Ces messieurs choisirent précisément le jour de l'Ascension pour faire leur visite: c'est ce qui nous sauva la vie.

Accompagnés du maire et du procureur de la commune (ce dernier était le curé juré de la ville), ils nous firent comparaître les uns après les autres dans un petit cabinet adjacent à la prison, et nous interroguèrent sur les réclamations que nous pouvions avoir à faire contre notre condamnation. Les douze cents hommes réunis devant la prison en étaient bienôt venus aux cris et aux violences: les prêtres entendant leurs menaces, se préparèrent à tout événement et commencèrent à se confesser les uns les autres.

J'étais dans le cabinet des commissaires et nous ignorions encore tout le vacarme qui se passait à l'extérieur, lorsque le geôlier vint avertir qu'il ne pouvait plus résister, que les soldats demandaient qu'on livrât les prisonniers et se mettaient en mesure d'enfoncer les portes. Les commissaires descendirent précipitamment pour chercher à les arrêter et à les faire renoncer à leur dessein. Le curé, qui quoique jureur se conduisit fort bien à notre égard, nous assura qu'on lui passerait sur le corps avant d'arriver à nous. On eut de la peine à réprimer la rage de tous ces furieux. Ils poussaient dans leur patois des Landes des cris confus auxquels il nous était difficile de comprendre quelque chose. Les commissaires, le maire et le curé ne pouvant se faire entendre, prirent le parti de se jeter au milieu d'eux, les embrassant et leur répétant: — Mes amis, quelle horreur! Ces prêtres ne sont pas de la Vendée; ils sont du département de Tours; on les a envoyés ici pour les embarquer et conduire à la Guyane française, lieu de la déportation; ils sont soumis à la loi qui les a condamnés; et vous, militaires, vous devez respecter la loi, défendre et protéger ceux qu'elle atteint, et non pas les insulter et les maltraiter. Dieu,

qui nous destinait à de plus longues souffrances, rendit efficaces ces paroles et ces démonstrations: on vit à bout de calmer tous ces volontaires, on les fit sortir de la citadelle, et le lendemain partir de Blaye. Mais les commissaires du département de la Gironde n'étaient pas venus à Blaye ce jour-là, ils n'auraient plus trouvé que nos cadavres.

Cependant les deux cent cinquante soldats de la citadelle ne valent pas mieux que les forcés qu'on avait écarterés: le maire craignait toujours qu'ils ne se portassent à de violentes courses contre nous, si se débilités à nous envoyer à Bourges, petite ville sur la Loire, à deux lieues de Blaye. Pendant que les soldats étaient derrière la citadelle, sur le champ de mars, occupés à l'exercice sans armes, on nous fit sortir en hâte et en grand silence. Une nombreuse garde nationale avait été rassemblée pour nous escorter jusqu'au port, où dix-huit barques nous attendaient à la marée montante. Les soldats, nous apercevant quand nous étions déjà sur le quai; malgré les ordres de leurs officiers, ils quittèrent aussitôt l'exercice et accoururent sur nous comme des furieux; ils étaient sans armes, mais ils nous lançaient une grêle de pierres. Plusieurs gardes nationaux furent atteints. Dans ce tumulte on nous pressait de nous embarquer; il fallait passer sur de longues planches assez étroites et plusieurs des vieillards trébuchèrent et tombaient dans l'eau. Cela retardait encore l'embarquement et laissait aux pierres le temps de tomber sur nous. Elles ne cessèrent que lorsque nous fûmes au large.

Bourges est la patrie de l'illustre saint Paulin, évêque de Nole. Les habitants nous accueillirent avec une bonté qui nous fit croire qu'ils avaient hérité quelque chose de l'esprit de douceur et de charité de leur saint compatriote. Nous étions arrivés vers le soir et on nous avait conduits à l'ancien couvent des Ursulines. Il n'y restait que les murs; pas un meuble. Après nous avoir reçus à notre débarquement avec toute l'honnêteté chrétienne, à laquelle nous n'étions plus habitués, les habitants de Bourges s'empressèrent de nous apporter des lits, des matelas, des draps, des couvertures, des chaises, enfin les meubles et toute la nourriture qui nous étaient nécessaires. Nous couchions deux par deux dans les cellules des religieuses; nous nous trouvions dans un autre monde, logés comme nos premiers parents, dans un paradis terrestre.

Le lendemain de notre arrivée, les deux commissaires du département de la Gironde vinrent nous rendre visite: ils nous rassemblèrent dans le chœur des religieuses, et M. Mangere nous fit un petit discours pour nous engager à nous aimer les uns les autres et à vivre dans une parfaite union. Cette union était telle que je pouvais m'imaginer être rentré dans mon ancien séminaire. Nous nous étions fait un règlement de vie. Nous nous réunissions à certaines heures au chœur pour vaquer en commun à nos exercices de piété; nous le faisions en pleine liberté, sans être troublés de personne, et nous nous serions trouvés parfaitement heureux si nous n'avions pu avoir la messe. Mais nous n'avions pas de calice ni aucun des ornements nécessaires. Nous bénissions Dieu en pensant de nous avoir donné une vie aussi paisible. Elle ne dura que huit jours. Nous ne sommes pas sur la terre pour jouir du repos. Il faut souffrir et être assujettis comme notre divin Maître et ses disciples à toutes sortes de contradictions de la part des méchants. Ils sont partout en ce monde mêlés avec les bons, pour exercer la patience de ces derniers et leur faire mériter la ciel. — *A continuer.*

REVUE DE LA SEMAINE

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793-1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie.

C. D. V.

CHAPITRE SEPTIÈME.

(Suite.)

— Oh! oui, dit Olympia en se levant avec exaltation, la vengeance est une douce chose; elle console de la haine.

La Vrillière passa ses deux mains sur son front, puis s'inclina devant Olympia.

— Princesse, lui dit-il, permettez au plus dévoué de vos serviteurs de vous saluer.

L'Italienne lui tendit la main.

— Surtout, ajouta La Vrillière, n'oubliez pas d'écrire aux fournisseurs que je vous indique; c'est le plus pressé. Ce soir vous recevrez un avis de Rothschild. Adieu, madame, au revoir.

Et il sortit après avoir salué une dernière fois Olympia.

C'en était fait d'Olympia, du dernier cri de

cette conscience avilie. Éteint le dernier rayon de son âme, éteinte le dernier battant des ailes de son ange gardien! Elle appartenait désormais tout entière au mal, à la perversité. Il eût fallu dans ce suprême et dernier effort, une main pour la soutenir, une voix pour lui parler; elle n'avait trouvé que le cynisme glacial de ces hommes sans cœur, ou la violence furieuse de celui qui s'était fait le génie du mal.

— Et toi, pauvre enfant naïf, inexpérimenté; égaré aux donnes illusions, aux rêves charnats, à nos sans méfiance, prends garde! prends garde à cette embûche de la haine prends garde! oh! prends garde!!! Mais hélas! la voix qui parle ainsi n'est pas entendue.

Combien le pauvre jeune homme avait laissé tomber en oubli ces grandes idées de réformes et de progrès, d'amélioration et de régénération, pivot autour duquel tournent éternellement les idéologues, les utopistes et les émentiers! Il pensait à Olympia comme Georges avait pensé à Jeanne. A peine s'il allait à de rares intervalles, le pauvre fou, chez son grand père, le duc De Savernay. Ce fut l'occasion, pour lui, autrefois si vive, il l'avait oubliée et il s'ingéniait à trouver chaque fois des prétextes pour motiver ou excuser son absence. Son venir du passé, espérance de l'avenir, tout était dans une seule illusion folle.

Et cependant, Arthur était malheureux.

Le drame était commencé; il devait se dérouler jusqu'à la fin.

On doit, le penser, la visite de La Vrillière avait porté ses fruits.

Le bruit courait par tout le monde que la princesse Pallancé avait reçu des sommes considérables.

Déjà l'on ne parlait que des fêtes brillantes par les quelles la princesse comptait inaugurer ses salons, et Arthur, en face de tout ce luxe et de toute cette somptuosité, se sentait encore plus timide et plus tremblant; il lui semblait que cette richesse si grande était une barrière nouvelle, jetée par le hasard entre cette femme et lui.

Il eût voulu pauvre abandonnée de tous, délaissée, sans asile, sans soutien aucun.

Un soir, la princesse avait réuni sa société intime, ses amis et ses amies démocrates. N'était-il pas de toute équité qu'ils eussent les prémisses de sa nouvelle splendeur? Est-il besoin de dire qu'Arthur y avait été engagé?

Pour lui, c'était une journée heureuse et bonne.

C'est une plus grande lâcheté d'abuser de cette foi candide et suppliante d'un cœur, que de frapper la nuit, au revers d'un fossé, d'une balle ou d'un couteau, le voyageur qui passe.

Il y avait déjà une vingtaine de personnes chez la princesse, lorsqu'on annonça le marquis De Savernay.

Quelle charmante réunion de démocrates triés, choisis, épurés, hommes à double face, rêvant avec les allures les plus douces et les plus inoffensives, le renversement de la société, et s'arrétant avec un met, exquis, dans les inspirations, pour leur propre compte, à la

limite prudente qui sépare le *citoyen-patriote* des banes de la cour d'assises!

Que pourrait-on leur reprocher, à ces aimables rêveurs de 93?

Ne se montraient-ils pas de la plus aimable composition qui se puisse rencontrer? Ils étaient chez une princesse et coudoyaient un marquis.

Quand le nom du marquis de Savernay retentit dans le salon, La Vrillière qui était assis entre Faustine et De Leufroy, sentit un frisson glacial courir dans ses veines; il se retourna d'un mouvement brusque, et ses yeux ardents se fixèrent sur le jeune homme avec la ferocité d'une bête fauve qui voit venir sa proie.

Dans le même moment, Arthur s'avancait vers la princesse.

Olympia lui fit signe de s'asseoir.

— Combien je vous suis reconnaissant, madame, lui dit Arthur, de m'avoir compté parmi les quelques amis que vous avez réunis ce soir.

— Vous me croyez donc bien ingrate ou bien oublieuse? répondit la princesse avec une expression d'affectueux reproche.

Arthur s'inclina avec civilité.

— Venez, lui dit-elle en souriant, que je vous présente à mes amis; ils sont peut-être un peu démocrates pour vous, monsieur le marquis.

Parlant ainsi, elle conduisit Arthur.

Olympia l'ent présentée à des galériens, traitant, le boulet, que le pauvre Arthur, peut-être, n'eût pas vu ni la chaîne ni le boulet, et fit allé à eux comme aux plus honnêtes gens de la terre.

On venait faire chez la princesse un peu de musique; Olympia était elle-même très bonne musicienne.

En qualité d'itinérante, elle avait réuni dans ses salons ses compatriotes du théâtre Italien: Mario, Romasio, Glabache, La Grisi.

La Grisi et Romasio venaient d'commencer le beau duo de *Maria di Rohan*. Les conversations cessèrent.

Arthur debout, la tête penchée, écoutait avec ravissement cette belle et grande musique si bien interprétée.

Debout, à l'autre extrémité du salon, La Vrillière avait aussi les yeux attachés sur Arthur de Savernay. Sa haine avait deviné ce que ressentait cette âme ardente et enthousiaste.

Lorsque les deux célèbres artistes eurent cessé de chanter, La Vrillière s'approcha de la princesse.

— La musique passionnée étrangement M. de Savernay, lui dit-il, à voix basse, et vous chantez admirablement, madame.

— Puis il ajouta à voix plus haute:

— Princesse, n'aurous-nous pas ce soir le bonheur de vous entendre?

Olympia, sans répondre, s'assit devant le piano en laissant tomber sur La Vrillière un regard significatif. Et elle commença à chanter.

Sa voix était vibrante, pleine de sonorité et d'expression.

Arthur écoutait; il ne s'appartenait plus, il appartenait à cette musique qui le fascinait. Quand elle eut fini de chanter, tous les